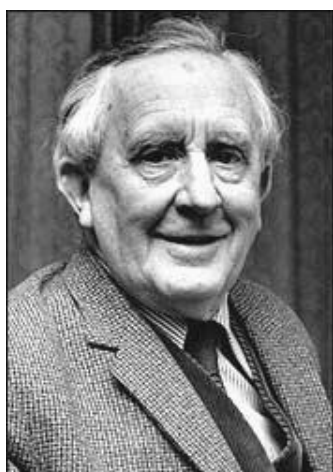


## TOLKIEN L'ISLANDAIS

John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973), philologue britannique et auteur de *Bilbo le Hobbit* et du *Seigneur des Anneaux*, ne s'est jamais rendu en Islande et n'en connaissait les paysages que par le biais de photographies<sup>1</sup>. Pour autant, il entretenait avec l'île des rapports certes lointains mais assurément forts, du fait de son amour pour la langue islandaise, moderne et surtout ancienne. « Je suis très heureux d'apprendre qu'une traduction islandaise de *Bilbo le Hobbit* est en préparation. J'ai longtemps espéré qu'une partie de mon œuvre pourrait être traduite en islandais, une langue qui (je crois) lui irait mieux que toute autre langue dont j'ai une connaissance acceptable », écrivait-il ainsi en 1973<sup>2</sup>.



Malheureusement, il n'a pas vécu assez vieux pour lire cette traduction publiée par Úlfur Ragnarsson (et Karl Ágúst Úlfsson pour les poèmes) chez Almenna Bókafélagið (Reykjavík) en 1978 sous le titre *Hobbit*, ni bien évidemment pour celle du *Seigneur des Anneaux*, publiée bien plus tard par Fjölvi (Reykjavík), entre 1993 et 1995, par Þorsteinn Thorarensen (et Geir Kristjánsson pour les poèmes) : *Hringadróttinssaga* (trois volumes : *Föruneyti Hringsins*, *Tveggja Turna Tal*, *Hilmir snýr heim*). Le même Þorsteinn Thorarensen a également publié une nouvelle traduction du *Hobbit* (*Hobbitinn*) chez Fjölvi en 1997. Le catalogue islandais de son œuvre compte aussi des traductions du conte *Gilles, Fermier de Ham* (*Gvendur, Bóndi á Svínafelli*, 1979) et du *Silmarillion* (*Silmerillinn*, 1999).

En fait, l'attachement de Tolkien à l'islandais s'explique principalement par l'intérêt qu'il lui portait en tant que philologue, son amour pour la langue norroise (vieil-islandais) ne s'étant jamais démenti. Ainsi, enseignant à Oxford, « il fut l'unique professeur de vieux norrois durant de nombreuses années [...]. Il donna des cours et des conférences sur la langue et la littérature nordique, chaque année, de 1926 à 1939 au moins » rappelle son fils Christopher<sup>3</sup>. Une contribution universitaire « qui fut reconnue en Islande »<sup>4</sup>, et qui trouve son origine dans l'éblouissement éprouvé par l'étudiant qu'il était, planchant sur ses premières traductions des poèmes de l'*Edda poétique*. « Demeure également l'effet de la première écoute de ces œuvres, une fois que s'achève le combat préliminaire avec le vieux norrois et qu'on lit pour la première fois un poème eddique en en comprenant suffisamment le sens pour continuer. Rares sont ceux qui, ayant franchi cette étape, auront manqué de reconnaître subitement qu'ils ont découvert sans s'en rendre compte quelque chose d'une force colossale, quelque chose qui est encore en partie (car composé de diverses parties) doué d'une énergie presque démoniaque, en dépit des dégradations subies par sa forme »<sup>5</sup>, expliquait-il encore en 1926.

Déjà en 1910, pendant ses études, Tolkien « était versé dans les langues germaniques, la philologie, et se plongeait complètement dans les écrits nordiques »<sup>6</sup>. On sait aussi qu'en 1911 « il lut un exposé à la Société littéraire de l'école [King Edward College] sur les sagas

<sup>1</sup> - Wayne G. Hammond & Christina Scull, *The J.R.R. Tolkien Companion and Guide* (HarperCollins), I, p. 652.

<sup>2</sup> - J.R.R. Tolkien, *Lettres* (Christian Bourgois), p. 601-602.

<sup>3</sup> - J.R.R. Tolkien, *La Légende de Sigurd et Gudrún* (Christian Bourgois), p. 6.

<sup>4</sup> - *Ibid.*

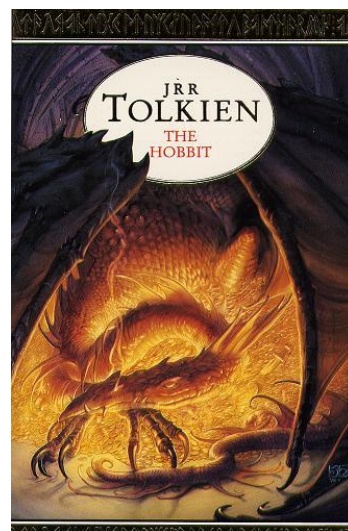
<sup>5</sup> - *Ibid.*, p. 20.

<sup>6</sup> - Humphrey Carpenter, *J.R.R. Tolkien. Une Biographie* (Christian Bourgois), p. 51.

nordiques, l'illustrant de citations dans la langue originale »<sup>7</sup>. A cette occasion, il devait louer la *Saga de Njáll le Brûlé*, et déclarer que « les meilleures sagas sont les islandaises, et pour dépeindre la vie et le caractère des hommes elles n'ont pratiquement pas de rivales dans aucune autre littérature [...]. Elles racontent comment des hommes vaillants – de notre propre sang, qui sait – on vécu et aimé, ont combattu, ont voyagé, et sont morts. L'une des meilleures [...] est la *Völsunga Saga* – un récit étrange et glorieux [...]. Il nous révèle le plus grand génie épique qui soit, passant, par une lutte acharnée, de la sauvagerie à une totale et consciente humanité »<sup>8</sup>.

Quelques années plus tard, en 1922, il est un jeune enseignant à Leeds quand il participe à la création du *Viking Club*, destiné à développer l'intérêt des étudiants pour le vieil-islandais : on y lit des sagas... en accompagnant l'exercice de bière et de chansons comiques, certaines composées en vieil-islandais, en vieil-anglais, en gotique ou en latin<sup>9</sup>. Nommé à Oxford en 1926, il y fonde un an plus tard le club des *Coalbiters* (ou en islandais *Kolbítar* : les « mord-braies »), du nom de la figure, populaire en Islande, du jeune homme casanier, impossible à déloger de l'âtre. Entre collègues (dont C.S. Lewis, l'auteur de *Narnia*), on entreprend là encore de traduire les chefs-d'œuvre de la littérature médiévale : grandes sagas, *Edda poétique*, *Edda* en prose...<sup>10</sup>. Pour l'anecdote, c'est aussi à cette période que Tolkien emploie chez lui des jeunes filles au pair venues d'Islande, qui racontent des histoires de trolls à ses enfants<sup>11</sup>.

Mais au-delà de l'anecdote, il est évident que son œuvre conserve des souvenirs flagrants de la « Matière islandaise ». Dans *Bilbo le Hobbit* (1937), par exemple, il reprend ces histoires de trolls pour un épisode qui les voit se transformer en statues de pierre au lever du soleil (chap. 2). Ce roman, initialement écrit pour ses enfants avant d'être intégré dans sa vaste cosmogonie de la Terre du Milieu, raconte comment le Hobbit Bilbo, sorte de gnome aux pieds velus, est entraîné par le Magicien Gandalf dans la quête d'un trésor volé aux Nains par le terrible dragon Smaug. En chemin, Bilbo découvre un Anneau qui le rend invisible, échappe à des loups géants appelés Wargs, rencontre Beorn, homme des bois doué de la faculté de se transformer en ours, puis les Elfes de la Forêt Noire, avant d'arriver à la montagne où se terre le dragon. Celui-ci est finalement tué, et les Nains recouvrent leur trésor. Une jolie histoire... derrière laquelle l'amoureux des poèmes eddiques est omniprésent.



Car Tolkien ne s'en cachait pas : « Les noms des Nains, et celui du mage, viennent de l'*Edda poétique* »<sup>12</sup>. En effet, les treize Nains compagnons de Bilbo se nomment Thorin, Balin, Dwalin, Dori, Ori, Nori, Óin, Glóin, Bifur, Bofur, Bombur, Fíli et Kíli. Des noms qui, avec celui de Gandalf, apparaissent effectivement dans la liste des nains de la *Völuspá*<sup>13</sup>, tout comme Durin, Thráin, Náin ou Thrór, autres Nains apparaissant dans l'œuvre de Tolkien. De même, dans son idée, Gandalf devait apparaître comme un « errant à la Odin »<sup>14</sup> ; l'ours-

<sup>7</sup> - *Ibid.*, p. 53.

<sup>8</sup> - Wayne G. Hammond & Christina Scull, *op. cit.*, II, p. 651.

<sup>9</sup> - *Ibid.*, II, p. 957.

<sup>10</sup> - *Ibid.*, II, p. 960.

<sup>11</sup> - *Ibid.*, II, p. 211, 273.

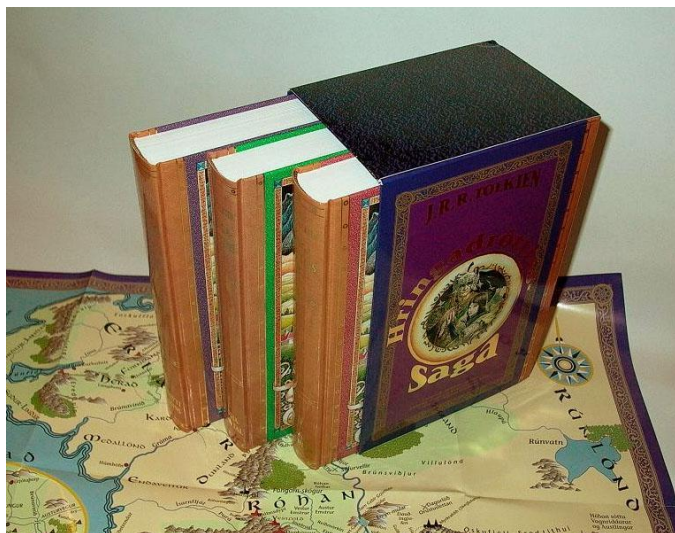
<sup>12</sup> - J.R.R. Tolkien, *Lettres*, p. 52.

<sup>13</sup> - *L'Edda poétique*, traduction de Régis Boyer (Fayard), p. 535.

<sup>14</sup> - J.R.R. Tolkien, *Lettres*, p. 174.

garou Beorn (*ours* en islandais : *björn*) a tout du *berserkr* (« guerrier-fauve ») des sagas, et le nom Warg dérive du vieil-islandais *vargr* (loup). La Forêt Noire (en anglais *Mirkwood*) n'est autre que le *Myrkviðr* mentionné notamment dans l'*Atlakviða* (§5). L'usage des runes est répandu, inspiré de l'alphabet *futhark* et considérablement développé. Quant au dragon, accessoirement, son nom est une forme du verbe germanique primitif *smugan* : “se glisser dans un trou”<sup>15</sup>. On l'aura compris, les Nains de la Terre du Milieu n'ont rien de commun avec ceux de *Blanche-Neige*, pas plus que ses Elfes n'ont d'ailes dans le dos, et ses Trolls sont autrement plus proches des Thurses que des lutins... Et bien que *Le Seigneur des Anneaux* (1954-1955) dépeigne un univers moins directement lié aux récits médiévaux islandais, il reprend et développe l'arrière-plan du *Hobbit*.

Cette fresque monumentale (moins du fait de ses douze cents pages que du souffle épique qui l'anime) raconte comment le Hobbit Frodo reçoit de Gandalf la mission de détruire l'Anneau découvert par son oncle Bilbo : il s'agit en fait de l'Anneau Unique, un puissant artefact pris jadis au Sombre Seigneur Sauron et qui, si ce dernier le retrouvait, lui permettrait de recouvrir le monde de ténèbres. Or le seul endroit où l'Anneau peut être détruit se trouve au cœur du royaume de l'Ennemi. A l'heure où celui-ci fait déferler ses armées sur les derniers royaumes des Peuples Libres, Frodo part dans une quête sans espoir, mais finit par réussir là où les sages et les puissants s'en seraient montrés incapables. Il est vain de chercher à résumer ce chef-d'œuvre en quelques lignes, inévitablement caricaturales ; mais on retiendra



que son élément central est un anneau maléfique, proche par certains aspects de celui du *Ring* de Wagner. Tolkien n'aimait pas ce rapprochement, car selon lui Wagner avait déformé les récits nordiques pour sa *Tétralogie* – ce qui est exact. Poussons jusqu'au bout : Tolkien n'acceptait pas non plus le recours des nazis aux mythes des anciens Germains, et il souffrait de ce dévoiement comme d'une offense personnelle<sup>16</sup>. En vérité, si anneau maudit il doit y avoir comme lointaine source d'inspiration, c'est bien celui d'Andvari dans l'*Edda poétique*.

Il faut dire que le nom *Middle-earth*, la Terre du Milieu qui sert de cadre à ces histoires, a certes son origine dans le moyen-anglais *middel-erde*, dérivant lui-même du vieil-anglais *Middangeard*<sup>17</sup>... mais ce n'est que la traduction du vieux-norrois *Midgarðr*<sup>18</sup>, qui désigne la terre des hommes par opposition à celle des dieux (*Ásgarðr*). De fait, la cosmogonie de Tolkien, exposée principalement dans *Le Silmarillion* (œuvre inachevée, éditée de manière posthume par son fils Christopher), garde quelques traces des mythes scandinaves. Il y apparaît aussi la figure d'un tueur de dragon, Túrin Turambar, inspiré du personnage de Sigurd. Un arrière plan nordique estompé mais réel, donc, qui a surtout servi de substrat à l'imagination de l'auteur plus que de véritable sujet de création littéraire – c'est en tout cas ce que l'on pensait généralement, jusqu'à une date récente.

<sup>15</sup> - *Ibid.*, p. 52.

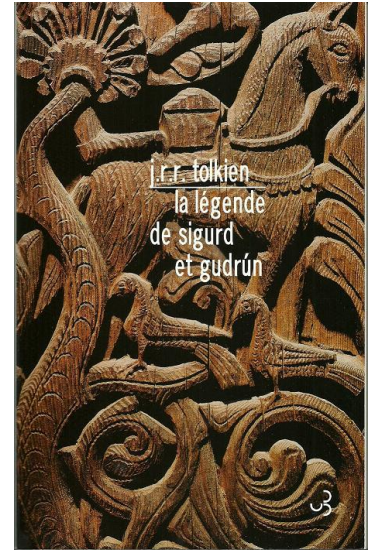
<sup>16</sup> - *Ibid.*, p. 86.

<sup>17</sup> - *Ibid.*, p.312.

<sup>18</sup> - J.R.R. Tolkien, *La légende de Sigurd...*, p. 148.



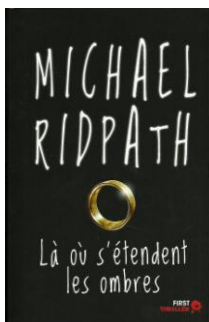
Car il s'avère que la correspondance de Tolkien porte la trace d'allusions à des œuvres directement inspirées des récits norrois. Et en effet, il s'est livré au début des années 1930 à « une tentative pour unifier les lais de l'*Edda poétique* parlant des Völsungs, écrite dans la vieille strophe *fornyrðislag* de huit vers »<sup>19</sup> : un « Nouveau Lai des Völsungs » au titre islandais (*Völsungakviða en nýja*), accompagné d'un « Nouveau Lai de Guðrún » (*Guðrúnarkviða en nýja*), et aujourd'hui rassemblés dans *La Légende de Sigurd et Guðrún*, ouvrage publié par Christopher Tolkien en 2009. Ces deux Lais sont une réécriture, en vers allitérés calqués sur le modèle scandinave, de l'histoire de Sigurd d'avant sa naissance à bien après sa mort, ou selon les mots de leur auteur « une tentative pour réorganiser la matière de l'*Edda* qui concerne Sigurd et Gunnar »<sup>20</sup>. Pour le premier texte, sous-titré *Sigurðarkviða en mesta* (« Le Plus long Lai de Sigurd »), fait de 339 strophes et composé de 10 sections aux titres islandais, Tolkien s'appuie sur la *Völsunga Saga* et ce qu'il reste dans l'*Edda poétique* d'éléments concernant le grand héros du Nord. Car le *Codex Regius*, seul manuscrit conservé de l'ensemble de l'ancienne *Edda*, compte en son milieu une lacune de huit pages, et Tolkien était persuadé que se trouvait là un *Long Lai de Sigurd*<sup>21</sup>. De même, concernant le second texte, narrant l'histoire de Gunnar et de sa sœur Guðrún, veuve de Sigurd, et de leur sanglant affrontement avec Atli (Attila), il s'inspire de différents textes eddiques (*Atlamál*, *Atlakviða*) pour un poème de 166 strophes.



*La Légende de Sigurd et Guðrún* présente également en appendice deux derniers textes de Tolkien directement inspirés par ces légendes : un poème de métrique anglaise intitulé *La Prédiction de la Prophétesse*, d'après la *Völuspá*, et les fragments rédigés en vieil-anglais d'un poème sur Attila d'après l'*Atlakviða*, preuves supplémentaires de l'intérêt de Tolkien pour les textes eddiques dans les années 1930, soit avant que sa propre mythologie ne devienne sa principale source d'inspiration.

YVAN STRELZYK

*Post-scriptum !*



L'Américain Michael Ridpath a publié un thriller intitulé *Fire and Ice*, traduit en France en 2010 sous le titre *Là où s'étendent les ombres* (citation littérale d'un poème du *Seigneur des Anneaux*) : on évoque en effet dans ce polar, se déroulant de nos jours en Islande, les meurtres entourant la quête de l'énigmatique *Saga de Gaukur*, réputée disparue mais dont Tolkien aurait pris connaissance par le biais d'un étudiant islandais venu suivre ses cours. Ce serait d'ailleurs dans ce mystérieux manuscrit qu'il aurait trouvé l'inspiration nécessaire pour écrire *Le Seigneur des Anneaux* ! Une fiction, naturellement, mais qui ne fonctionnerait pas aussi bien si Tolkien n'avait pas cultivé des liens aussi étroits avec l'Islande.

<sup>19</sup> - J.R.R. Tolkien, *Lettres*, p. 530.

<sup>20</sup> - J.R.R. Tolkien, *La légende de Sigurd...*, p. 7.

<sup>21</sup> - *Ibid.*, p. 29, 185-186.